Document généré le 19 avr. 2024 21:36

Liberté

Vers Vallejo

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 30, numéro 6 (180), décembre 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31677ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1988). Vers Vallejo. *Liberté*, *30*(6), 48–55.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

POÉSIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

VERS VALLEJO

Un dimanche d'octobre dernier, je revenais de Saint-Lin par l'autoroute 15. J'allais à fond de train pour tourner vers Saint-Eustache avant que se forme le bouchon de six heures. La voiture était chargée de bois. Par-dessus le bois, j'avais empilé des boîtes de vieille paille ramassée dans une ferme en ruines. Par-dessus la paille volaient des variations québécoises contemporaines sur le *Veni Creator*, que la radio donnait à ce moment-là. Des notes et de la paille s'échappaient par la vitre ouverte, avec l'odeur de vieux bétail qui montait des boîtes, et je conduisais coincé dans cet attirail — le bois qui me rentrait dans les côtes, la paille qui me compressait à droite. La situation s'accordait à merveille aux variations qu'on jouait, à l'hymne carolingienne, au lever du soleil sur l'occident. Quand j'en suis là, *Perceval* n'est jamais loin, la lance et le graal vont passer, et se perdre pour toujours, dans le mutisme de l'écuyer, la réponse à la fameuse question que l'occident aurait dû poser.

> *— Demandâtes-vous à ces gens vers quel lieu ils allaient ainsi?*
>
> *— Nul mot ne sortit de ma bouche.*
>
> *— Dieu m'aide! C'est pis encore! Comment avez-vous nom, ami?*
>
> *Et lui, qui son nom ne savait, soudain le connut et lui dit que c'est* PERCEVAL LE GALLOIS. *Mais ne sait s'il dit vrai ou non. Il dit vrai, pourtant ne savait. Quand*

la demoiselle l'entend, d'un coup se dresse devant lui, en disant toute courroucée:

— Alors votre nom est changé, ami!

— Comment?

— En Perceval le Chétif.[1]

Si l'écuyer avait parlé au moment voulu, il aurait évité beaucoup de paperasses ultérieures, on ne chercherait pas la réponse à la question depuis huit siècles. Tout a commencé à dérailler parce que Perceval, le benêt, n'a pas demandé où le cortège allait. La seule fois où il aurait été préférable de ne pas tenir sa langue, il l'a tenue à deux mains. Quel nono! Je pensais à lui dans la voiture et si je n'avais pas été coincé, je me serais dressé comme la demoiselle.

Chemin faisant, avec la paille et l'odeur de vieux bétail, j'étais arrivé au coin du boulevard Sainte-Rose et de la 2e avenue, à Fabreville. Là s'élève depuis peu un centre commercial vide. Auparavant, c'était un champ d'herbes folles. Vers 1976 sortit de nulle part un tracteur. Il laboura le terrain et du blé d'Inde y fut semé. Puis l'espace retourna aux plantes sauvages pour dix ans. Les asters et la verge d'or y donnaient un cours gratuit sur les couleurs complémentaires. Et quelqu'un dut trouver cela malpropre ou trop peu rentable. On s'est hâté l'année dernière de tout couvrir de bel asphalte. Cachez ce sol que je ne saurais voir! Tartuffe, un autre nono! Résultat fatal: le sol devient inapparent et Gilles Cyr est pris pour le chercher. Avec l'asphalte est arrivé un petit train de magasins qui restent inoccupés, inutiles. En été, avec la réverbération de l'asphalte, c'est un four, c'est la «terre gaste», et le roi blessé doit pêcher dans une baie de la rivière, derrière les arbres. Un autre centre commercial vide s'élève un peu plus loin, au coin du boulevard Sauvé. Jamais nom de boulevard n'a été aussi inapproprié. Les espaces commerciaux sont presque tous

1. *Perceval ou le Roman du Graal*, coll. «Folio», p. 99. En souvenir du mot décisif de la demoiselle, un village de la région de Troyes s'appelle Villechétif.

vacants, chauffés pour rien. Là aussi, un champ d'asphalte où personne ne vient. Dans le même secteur, pendant quatorze ans, j'ai vu grandir un petit bois de peupliers. Il était carré, très fourni. Le bruit du boulevard s'y perdait. Après l'orage, il s'égouttait tranquillement. Chaque fois que je passais à côté, je pensais aux peupliers de Binsey.

Mes trembles chers, dont les filets ténus calmaient,
De leurs feuilles calmaient ou contenaient le soleil vif

Je n'étais pas là quand on les a tous abattus pour faire place à un hideux commerce de voitures d'occasion. Maintenant, à la place du bois, s'étale un salon funéraire de la ferraille, un espace tué, sous des projecteurs surpuissants, pour que la tôle reluise même à minuit. En mémoire des trembles, il me reste *Binsey poplars (felled 1879)*, de Gerard Manley Hopkins. En leur mémoire et en la mémoire de tous ceux qu'abattront des escrocs, jusqu'à l'instauration du désert total. Le désert, c'est l'égalité: personne ne peut avoir un terrain plus beau que celui du voisin. C'est la liberté: pas un arbre dans le chemin. C'est la fraternité: on peut chialer en chœur que rien ne pousse. J'ai beau faire ma demoiselle courroucée, je n'y changerai rien. Moi qui n'arrive même pas à traduire convenablement les deux vers:

My aspens dear, whose airy cages quelled,
Quelled or quenched in leaves the leaping sun,[2]

Pour sauter comme le soleil, il faut se lever de bonne heure. Les traducteurs disent: «Mes chers trembles». On dirait le début de la lettre d'un garde forestier ému à ses enfants. Ça ne va pas du tout. «Mes trembles chers», tel quel, c'est presque

2. G.M. Hopkins, *Poèmes/Poems*, Aubier, 1980, p. 148.

aussi bien que le premier vers de *La cocotte* de Charlotte Melançon[3]:

parfum du nord

Puisque je ne peux pas placer ce vers seul sur une page blanche, je vais le répéter:

parfum du nord

Répétez-le en faisant la lessive, le ménage, toutes les corvées, et tout sera illuminé par sa présence. Il vient d'un autre temps capable d'éclairer le nôtre. Il est la clarté parfaite. Tous les obstacles qui empêchent de saisir une pomme de pin dans son essence sont miraculeusement écartés. La pomme de pin tombe, purement et simplement, et de plus, tire avec elle, vers vous, tous les parfums de l'Arabie possibles, tout ce qui est du nord arrive avec elle. *To be and not to be, that is the question*. Perceval n'a pas posé la question, Hamlet l'a mal posée. Un autre nono! En changeant un seul mot, il aurait évité une boucherie stupide. Pour qu'un vers comme *parfum du nord* existe, pour qu'un vers qui «doit être» voie le jour, il faut écarter de son chemin tellement de vers qui «peuvent aller», faire tellement de vide autour de lui, renoncer à tant de bruit soufflé par la langue comme de la poudre aux oreilles, donner tant de coups de balai sur sa route, comme au curling, que le phénomène ne peut pas se produire très souvent dans une vie active. Dans *parfum du nord*, il y a quelque chose des vers inimitables de Verlaine et de la force décisive des attaques de Hopkins ou de Rimbaud. C'est un coup de poing et un murmure. Pas deux fois la même voyelle, et une seule consonne répétée — nécessaire et suffisante basse continue. Cela super-

3. *Estuaire*, numéro 27, printemps 1983, p. 8. Quand pourra-t-on lire *La cocotte* dans un livre? Ce serait un oasis dans la production saharienne.

posé à la justesse et à la nouveauté de l'image. On peut observer une telle réussite après coup, on ne l'obtient pas par calcul. La volonté qui voudrait y parvenir ou s'en remettrait au hasard parviendrait au mieux à une simagrée cousue de fil blanc pour n'importe quel œil exercé. Et quand un tel premier vers est là, comment faire en sorte que le second n'ait pas l'air stupide? Il y a tellement de variables à considérer! On ne sera jamais entièrement maître de la fragile loi d'attraction-répulsion qui préside à l'engendrement d'un vers par un autre, et maintient l'équilibre. En vertu de cette loi, Charlotte Melançon a obtenu ce deuxième vers:

figurine austère

Toutes les variables sont maîtrisées. Voilà le vers qui «devait être».

parfum du nord
figurine austère

Du côté du sens et de l'image, la ressemblance avec le premier vers aussi bien que la différence sont assurées: *austère* précise *nord* et le rappelle, et l'on passe du parfum à l'aspect. Même réussite sur le plan sonore. Du côté de la ressemblance avec le premier vers, lien du *f* et répétition de la basse continue nécessaire et suffisante du *r*; du côté de la différence, apparition de nouvelles voyelles et consonnes. La nécessaire proximité se superpose à la nécessaire distance. C'est une figure de l'équilibre universel, et obtenue sans filet, sans recourir à aucun moule poétique préfabriqué. Pourquoi ces deux vers ne commencent-ils pas par des majuscules? Ils le mériteraient. Ils relèvent d'un grand art que je trouve rarement dans les productions courantes sans majuscules. Je ne dis pas tout cela pour montrer un chemin. La poésie intéressante est sans chemin, ou au bout d'un chemin qui ne peut être foulé deux fois. Mon petit commentaire des deux vers n'est qu'une autre façon de dire: «Je voudrais les avoir faits». J'aurais pu enchaîner avec le troisième vers:

fleur d'arbre

Joignons-le aux deux autres:

parfum du nord
figurine austère

fleur d'arbre

L'espace blanc qui précède ce vers indique qu'il opère la synthèse des deux premiers, et les dépasse. La synthèse est visible dans *f, d, a* et la basse continue du *r* qui s'accentue. Le vers dépasse les deux premiers par l'apparition de *l, b, eu*. Les lois de l'univers en expansion sont ici. Pourquoi les chercher ailleurs? Je suis malade qu'en poésie on célèbre des montagnes de niaiseries quand cela existe. Il aurait suffi de lire les trois premiers vers de *La cocotte*, et la théorie de l'univers stationnaire aurait été abandonnée tout de suite. Je relis dans le même numéro d'*Estuaire* les textes de Michel Beaulieu, de Jean Chapdelaine Gagnon, de Christiane Gauthier, de Rachel Leclerc, de Renaud Longchamps. Quelle déception!

N'ébruitez pas ce mot
Comme une eau qui s'étire

S'agit-il d'un «vieux Coppée» sorti de l'*Album zutique* ou de Paul Géraldy ressuscité?

Le clan babille et le sang bée

Pourquoi pas «Le banc vacille et le blanc sait»? «Le plan s'habille et le blé sent»? «La vrille avance et le vent suit»? Le choix doit être fait par l'inconscient. C'est une bonne poire, l'inconscient: il est toujours là quand on a besoin de lui, il a bon dos, il ne proteste jamais, on peut toujours lui faire payer les pots cassés. S'il n'existait pas, il faudrait l'inventer pour sauver la poésie. *La cocotte*, heureusement pour elle, vient de plus loin,

ou de plus près, ce qui en définitive revient au même. Tout le poème n'a pas sur moi l'effet des trois premiers vers, mais c'est l'attaque qui compte le plus. Si elle est sûre, elle capte l'attention et protège la suite. C'est une évidence qu'enseigne le simple bon sens qui, selon l'auteur de *Binsey poplars*, «n'est jamais déplacé en poésie».

Charlotte Melançon parle d'une pomme de pin, et inévitablement aussi de la poésie. Il en allait ainsi quand César Vallejo s'adressait au tilleul:

> *Professeur de sanglots — ai-je dit à un arbre —*
> *bâton de mercure, tilleul*
> *gazouilleur, au bord de la Marne, un bon élève*
> *lit dans ton jeu de cartes, dans tes feuilles mortes*
> *entre l'eau évidente et le soleil factice*
> *son trois de cœur, sa reine de carreau.*[4]

En 1937, César Vallejo, poète péruvien, était à Paris. Il devait mourir peu après. Les poètes ont leurs bonnes années comme les vins. L'une des meilleures de Vallejo, d'après le parfum: 1937. Malgré les bévues de Perceval, d'Hamlet et de Tartuffe, il y a d'excellentes choses en occident. Assez pour amadouer la demoiselle courroucée. Schopenhauer recommandait d'attendre cinquante ans avant de lire un livre. C'est donc le moment ou jamais d'aller voir l'année 1937 de Vallejo. Si je savais que son tilleul existe encore, j'irais le voir aussi. Et lui-même ou son fantôme:

> *Arrêté sur une pierre,*
> *désœuvré,*
> *misérable, hallucinant,*
> *au bord de la Seine, il va et vient.*

4. César Vallejo, *Poésie complète*, traduit de l'espagnol (péruvien) par Gérard de Cortanze, Flammarion, 1983, p. 374.

Du fleuve jaillit alors la conscience,
avec pétiole et éraflures d'arbre avide:
du fleuve monte et descend la ville,
toute de loups embrassés.

On peut contourner sans dommage beaucoup de livres pour remonter à Vallejo. N'est incontournable, quand on est libre, que ce à quoi on décide de s'arrêter. Si Chrétien de Troyes, trouvant Lycophron incontournable, s'était cru obligé d'écrire dans son prolongement, quel gâchis abstrus aurait été *Perceval*? Il n'y aurait peut-être jamais eu *parfum du nord*, mais *effluves boréals*, ou *exhalaison du septentrion*, ou pire? Jamais peut-être les quatre syllabes lumineuses de *parfum du nord* ne seraient entrées en résonance avec celles de *My aspens dear*, ni plus loin, avec celles qui ponctuent le formidable duo de Lorenzo et Jessica: *In such a night*...